

Hématopoétique

Un moucheron sur le plafond captive mon attention, une mouette passe devant la fenêtre.

Des voix indistinctes mêlées à la froide clarté des rouages mécaniques, passants et véhicules s'hybrident en un amalgame de sonorités.

Chorégraphie complexe de l'insecte dans l'espace blanc.

Il tourne en rond.

Sa présence me rassure, il est un émissaire du monde, rappelle son existence.

Il s'est mêlé aux particules du monde extérieur, les atomes qui le composent sont rentrés en contact avec ceux de ce dernier.

Peut-être a-t-il effleuré des lieux qui me sont familiers et en ramène un peu chez moi.

Et s'il s'était posé sur elle ?

Et si ses petites pattes avaient caressé sa peau ? J'aimerais qu'il la porte à mes lèvres.

La matrice abstraite reprend consistance, les éclats de la mémoire se resolidarisent et tout reprend sa place.

Les souvenirs de nouveau s'imposent à mon esprit, les parfums oubliés remontent à mes narines.

Mon regard s'agrippe à ce moucheron et se laisse balader dans les rues désertées, glisser sur une réalité émoussée par la résistance des jours accumulés.

L'insecte persiste dans son comportement étrange, dessine maintenant un pentagone d'une étonnante régularité.

Mais il nage dans le vide, change brusquement de direction comme s'il venait de se heurter à quelque mur, pour finalement oublier et y revenir à l'instant.

Aussi je trouve en lui quelque chose qui existe en moi.

En effet, en quoi opérer ce mouvement géométrique dans la stricte limite d'un mètre carré assure-t-il sa survie ?

La mauvaise gestion par ce moucheron de son temps de vie me renvoie à ma propre indigence.

Notre existence n'est qu'une brève étincelle dans la nuit noire, une pulsation comme un éclair.

Alors lorsque mes yeux contemplent à loisir le petit insecte, que mes pensées s'y accrochent et s'en décrochent.

Je la vois en esprit.

La rencontre entre deux êtres, c'est dans l'infinité de l'espace-temps deux étincelles qui brillent simultanément, et son entrée dans ma vie, comme celle de cette aimable bête, fut un miracle statistique.

Le soleil projette sa lumière tamisée sur les murs, variations subtiles de l'atmosphère.

Les nuages continuent leur mouvement calme et immuable, l'herbe pousse et le temps passe.

Bientôt elle retrouvera le chemin de la fenêtre et s'en ira loin.

Devant la fenêtre un dimanche de mars,

Une brèche dans le temps, je m'y glisse et attends qu'il passe.

A ma droite un palmier, son feuillage battu par le vent.

Plus loin, une résonance comme un aboiement. Le piaillage d'un oiseau traverse la nébuleuse de sonorités jusqu'à mon oreille, le vent l'emporte.

Le ciel est dégagé, le soleil nappe le paysage d'une pellicule dorée

Ces sensations pénètrent ma rétine et mes tympans, une légère brise caresse ma peau.

Chacune pendant un très bref instant, est une amarre à laquelle ma conscience s'accroche. Moins d'une seconde, elle me notifie l'existence.

Mises bout à bout, elles tissent le vécu d'une minute, d'une heure, d'une journée.

Ma vie se résume-t-elle à une suite de sensations ?

Le piaillage d'un oiseau, puis d'un autre, chacun me faisant oublier le précédent.

Le monde me traverse en permanence, mais ne semble pas se plaire dans ma mémoire

J'ai déjà oublié le bruit du feuillage battu par le vent

Déjà, il a sombré dans les profondeurs.

Peut-être en remontera-t-il un jour, comme émerge parfois un visage, émane un parfum, résonne un grésillement comme une voix.

Le présent semble tenir entre deux néants.

Un futur qui n'existe pas, et un passé qui n'existe plus.

Ça tangué

Besoin d'une assise,

Pour ne pas être happé par l'avalanche des jours,

Poser des balises,

Sous le ciel éteint des souvenirs,

Cet après-midi mourra en moi, écrire à son sujet c'est lutter contre le
givre à coup d'allumettes

Mais du moins il en restera un peu plus, un peu plus longtemps.

Une trace labile, pour le constat que ça a existé. Pour avoir la preuve
dans 1 an, 10 ans, 20 ans, que j'ai existé

Ce fut

La chaleur de la cheminée dans le salon, les flammes qui crépitent. Ces
longs après-midis à observer la valse des poussières sous le feu d'un
soleil blanc. Dans la fraîcheur de la nuit, un souffle posé contre l'épaule.

En garder une trace, pour qu'en se retournant on ne soit plus confronté
au néant, mais au moins à la présence de l'absence

L'absence d'une présence

L'invisible qui luit

Des résidus sur lesquels la conscience peut trouver la confirmation de son
existence

A quoi se résume mon existence ? Quelle est mon histoire ?

Je n'étais sans doute pas la même personne il y a quelques années. Et aujourd'hui, et demain, je serai nécessairement différent

Qu'est-ce qui m'animait ? A quoi pensais-je ?

Je ne sais plus

Quels événements me façonnèrent le cœur dans la poitrine ? De l'individu que j'étais alors je n'entends rien, je ne vois rien, je ne touche rien

Ne reste qu'une masse d'images et de sons qui dans le chaos s'enchevêtrent et se broient

Parfois, la libération brusque d'énergie accumulée par les contraintes exercées projette un éclat

Dans le silence à la surface, une réminiscence

Est-ce mon histoire, ces flashes qui ne se révèlent que dans d'affreux spasmes ?

Alors au crépuscule de ma vie, il n'y aura rien pour me consoler, je mourrai obscur à moi-même

Constituer mon passé

Constituer des îlots sur lesquels trouver refuge plus tard

Tracer une cartographie de ma mémoire

Pour qu'à l'extrême pointe de ma vie, je me souviene

Ça a été

Ne pas laisser sombrer dans l'oubli

Peu à peu je pénètre davantage dans la brèche du temps, et mes sens s'engourdissent

Et le palmier se décompose en mille morceaux

Et le vide le pénètre de toute part

Laisser faire

Accepter ce devenir en effacement

Quand je la regardais

En la regardant il me semblait que les pores de sa peau se dilataient et que les souffles y circulaient

Ce n'était plus tout à fait une personne, elle était comparable à ce palmier

De la matière faite de pleins et de vides.

Mais quand enfin ces formes et ces couleurs retrouvaient le chemin de son visage, il m'apparaissait plus beau que jamais

Laisser la nuit étendre son emprise pour que la lueur de la vie apparaisse dans toute son intensité devant la fenêtre

Un dimanche de mars,

Certains lieux nous les quittons sans savoir que c'était la dernière fois

Tout un décor de moments rares

Laissé derrière une porte,

Derrière cette porte

il y a,

Un bureau

Le bureau,

la table, l'aquarium

Et

L'ampoule

Le lit

Peu à peu tout reprend sa place

Puis le mouvement s'arrête, comme suspendu dans l'éternité

Le décor est posé et plus rien ne semble devoir changer, aucune évolution
n'est plus possible

Pourtant par petites touches, par petites pointes

les détails s'étiolent, chaque jour les nouvelles captations les nouvelles
expériences

S'abattent comme une pluie, constamment

Lentement

imprègnent les souvenirs

Transformations silencieuses

De ce lit

De cette fenêtre, de ce balcon,

De cette lumière,

Derrière la porte

Il a plu cette nuit,

L'air est humide et le ciel bas,

Sur la grande toile grise qui surplombe la terrasse, la trace de l'averse subsiste,

Une constellation posée là

Mais déjà, la forêt sort de sa pesanteur,

Les teintes de la toile s'uniformisent

Sous le ruissellement de la lumière

Les vestiges de la nuit s'estompent,

Bientôt, rien n'aura eu l'air de s'être passé

Ces mots et ces gestes

En partant de chez elle

Cette voix

je n'imaginai pas que ce serait la dernière fois

Promesses d'avenir mortes à peine dépassé le palier.

Un pas

Aujourd'hui des milliers

Le soleil pointe à travers les feuilles frémissantes, se déverse sur le monde

Un pas

Une minute

Bientôt toute trace disparue

Un son blanc,

De l'infinité de variations dont résulte le contacte entre la cascade et la roche

Un son blanc,

L'eau à la surface de la rivière se ride de façon inédite aux contacts des différents reliefs

Je n'en sens rien

La brise matinale caresse ma peau,

Je le sens

Mais à chaque instant, tant de chose m'échappent

Le courant de la rivière,

Les mouvements d'un corps au monde,

Les sensations et tendances particulières d'une personne, ce qui s'anime au sein et aux confins de sa conscience, à la cime et au creux de son être

Chaque jour différent, toujours là

Mes grands-parents,

80 années à éculer le monde,

Mais jamais je ne leur ai posé la question,

Grand-père et grand-mère

Un son blanc

Figures immuables

Il y a le temps

Jusqu'à ce qu'elles ne le soient plus

Sur la surface polie par l'habitude

Des fissures tracent leur visage

Pour la première fois, je les vois

Assis sur le lit,

J'écoute les oiseaux, le vrombissement des voitures, les touches du clavier

Un aboiement au loin,

Je suis serein aujourd'hui

,

Le soleil se diffuse dans la pièce, rase les murs et révèle leur texture

Des impacts, aspérités à sa surface

Comment ? Quand et qui ?

Au sol, des fissures sur certains carreaux du carrelage

Traces mémorielles d'instantanés inconnus

Combien ?

Depuis 49 ans, les locataires vont et viennent

17885 jours

Comment ont-ils vécu ici ?

429240 heures

Quelles pensées, sensations, impressions, émotions ?

Des déclarations amoureuses, des instants de tendresses, peut-être de haine, des nuits de solitude, des journées d'extase béate, du travail, du plaisir

Ces 25754400 minutes

Où sont-elles passées ?

Que deviendront mes souvenirs ?

Le prochain locataire, pour lui ça ne sera qu'une pièce vide
Resteront des éraflures sur les murs,
Eléments de décor de scènes qui ne se jouent plus que dans la mémoire
Sans personne pour souffler les oublis

Dans cette pièce

Elle venait parfois l'après-midi, nous passions des heures dans le lit, l'un
contre l'autre

Nos conversations étaient aussi bien graves que puérides, un soir que
nous discutions sur un ton grave, il me surprit en s'exclamant : « j'ai une
grosse bite »

Ces traces noires sur le plafond, c'est la teinte de ses chaussettes

A chacune de ses visites, il se tenait prêt de la fenêtre et fumait une
cigarette, j'ai toujours le cendrier, grisé

Sa présence soulevait la lumière en chaque objet, au rythme de sa voix
tout semblait s'animer d'une vie ineffable.

Souvent, il toquait à la porte à l'improviste.

Je ne savais pas si nos conversations étaient importantes, mais je sentais
au sourire qui toujours éclorait sur mon visage.

Au final tant de regards, de paroles, de silences et de présences, de gestes et de tendresses, engloutit dans un si petit espace.

La fenêtre est grande ouverte, et une brise légère pénètre dans la pièce

Derrière la vitrine du café,

Combien de fois en 4 années ?

La même chaise, la même table, le panorama identique sur l'extérieur

Les gens et les voitures défilent

Flux constant mais perpétuellement renouvelé

Quelles pensées il y a 4 ans ?

Les employés du lieu ont changé eux aussi

Quelle est la constante ?

Je venais m'installer ici pour la proximité avec son appartement

Aujourd'hui elle n'y est plus

Elle m'a toujours été en pensée

Elle est la constante

A l'aube, au zénith, au crépuscule

Assis sur cette chaise en plastique,

Dans cette boulangerie fréquentée quotidiennement par des centaines de personnes

Un coin accueillit mes songes plusieurs années

Au-delà de la route, à quelques centaines de mètres,

Une porte de résidence mène à un appartement

Pour le passant, c'est l'indifférence

Pourtant chaque élément, aussi anodin qu'il puisse paraître, est l'écrin de souvenirs

Le moindre banc, une quelconque fenêtre, n'importe quelle parcelle de la ville est un monde en soi,

Dans lequel on tombe, une minute, quelques heures, ou peut être que sans le réaliser nous n'en sommes plus remontés depuis des années

Et bientôt il ne sera plus possible d'en émerger

Alors peut-être vaudrait-il mieux partir

Laisser ce café, et cet appartement,

Cesser d'en exhumer les souvenirs, à la même source croupie de ne plus trouver réalité

Avant que ce ruissellement, lentement

Goutte à goutte,

Se sédimente autour de notre cœur

Durcit

Comme la roche enveloppe le fossile

Sur le canapé, j'écoute le son de la rivière

La lumière matinale se déverse dans le salon, révèle la surface des objets

Sous les rayons de l'aurore la poussière valse

De la pointe du nez, se déploie le visage des êtres aimés

C'est un jour semblable aux précédents, les suivants ne seront pas différents

Il y a 10 ans comme hier, le même matin, demain de nouveau cette lumière

La même vie qui émerge de la nuit

Dehors, une cheminée relâche des volutes,

Dense d'abord, la masse s'étirole au gré de son ascension, se disperse au-delà du visible

Sommes-nous semblables à cette fumée ?

Portés quelques instants par un courant d'air, pour aussitôt être mêlés à l'immensité du ciel

Un coussin usé par un père,

La sculpture d'un couple enlacé

Pollens d'existences en fleur sous un même soleil

Une infinité de vies, de sentiments, de pensées et de tendances
particulières

Dissipés

Que restera-t-il de cette journée dans 10 ans, 1000 ans ?

Cette lumière

Sur un monde volute

Qu'est-ce qui fut ?

Au-delà de la fenêtre le regard se noie dans le bleu du crépuscule,

Quelques lumières artificielles pointent comme autant de phares, des oiseaux se font entendre au loin

Une aération relâche sa fumée, rapidement elle prend la teinte du ciel

Cette journée est terminée, qu'est-ce qui m'a traversé ?

Des pensées, sentiments et émotions,

A quoi ais-je cessé de penser ?

Ce qui m'importait alors,

Quand y ait-je pensé pour la dernière fois ?

Et quand bien même cela m'a traversé l'esprit, je ne le sens plus de la même façon.

Du passé ne survit que ce que je m'en raconte

Au gré du temps, la narration évolue

Aussitôt l'instant passé, aussi beau soit-il, ses couleurs s'altèrent en pénétrant plus profondément dans ma chair

Finalement, ce n'est plus que moi.

Ce ne sont plus des personnes, mais des images constituées de ce que mon esprit a décidé de conserver

Il y a de cela plusieurs années, nous nous sommes quittés

Restait un stylo plein de son parfum,

et une chanson

Les odeurs du premier peu à peu se sont dissipés

La seconde, qui autrefois réveillait en moi un monde de sensations d'une intensité jamais entrevu auparavant...

Ne reste qu'une subtile émanation, sensation unique mais pourtant

Est-ce bien elle ?

Ces longs mois à ne penser qu'à cela, rien de matériel n'atteste

Ce n'a été qu'un courant d'air dans l'espace de ma conscience

Reste un vague souvenir de cette brise qui caresse la peau

Je l'ai aimé,

je crois

Peut-être m'a-t-elle aimé aussi

Cette chanson je m'en souviens, mais je ne la connais plus

Elle résonne là où nous ne sommes plus, ne serons plus jamais

Murmures de jours souterrains

Dehors, la ville baigne dans l'obscurité

Les détails de la façade d'en face, déjà flous tout à l'heure, sont désormais invisibles

Je tente de la reconstituer, mais m'aperçois que ce qui apparait n'est pas
ce qu'il y a quelques minutes s'offrait entier, mais un agglomérat de
toutes les façades que j'ai pu voir dans ma vie

Les souvenirs sont de cela,

Les regarder, c'est jeter ses yeux dans le noir

De nouveau assis à ce bureau,

Au-delà de la fenêtre, un palmier, derrière un toit de tuiles rouges,

Cent mètres plus loin une résidence que le soleil scinde nettement entre
ombre et lumière

Tout au fond, des montagnes

Le piaillage des oiseaux, toujours

Rien ne change

Je ne sais pas quoi écrire

Aucune expérience nouvelle n'a animé le lac plat de mon existence

Tout au plus, des sentiments anciens qui quelques instants émergent à
nouveau, pour aussitôt retourner à leur noyade

Les mêmes relations,

les mêmes lieux,

les mêmes pensées,

alors les mêmes textes

Rien à entendre, si ce n'est l'écho de paroles lointaines qui reviennent
après une longue diffraction

Rien à voir, sinon des strates de souvenirs qui se superposent en autant
d'écrans, dans cette ville déjà saturé car trop petite, trop vide

Pourtant,

il arrive encore d'entendre la rumeur d'un ailleurs

La couleur rouge d'un nuage dans lequel se diffuse la lumière matinale,
le soir, cette brise fraîche qui pénètre dans la pièce.

Un visage, quelques mots, et de nouveau ce bruit indistinct mais familier
semble vouloir percer la peau des jours passés pour reprendre toute sa
réalité.

Les déchirer

Eparpiller leur maille en lambeaux pour que l'air puisse de nouveau y
circuler,

atteindre la pointe extrême du présent.

Et alors insuffler l'élan dans le voile des nouveaux jours sans obstacle.

Je voudrai m'étendre dans ce vent comme dans un courant, voir le monde
se gonfler de nouveaux reliefs, de nouveaux visages.

M'envoler tel une feuille qui exécute une belle valse avant de prendre
congé de l'existence,

Ou d'en être licencié,

Assis sur la chaise,

Nous sommes samedi, les nuages duveteux tamponnent la lueur du soleil,

Au lointain le tram résonne, plus proche j'entends la mousse de mon café crépiter

Dans ce silence relatif, les pensées peu à peu se déploient

Le paysage ainsi paisible, neutre, se colore au gré de leur éclosion

Parfois, je me suis retrouvé extatique devant lui, accueillant chaque sensation avec une intensité extrême, il semblait alors d'une richesse infinie.

D'autres jours il fut une masse indifférente, de ses mailles serrées plus aucun mystère n'émanait.

Entre les deux, une multitude de nuances uniques et jamais retrouvées

Cette chambre,

Enclave étouffante dans laquelle les tourments sédimentés relâchent leur ammoniac. Coupe dans laquelle s'écoule toute la volupté du monde. Une pièce qui semble vierge de toute vie antérieure à la mienne, ou qui les concentre toutes, dans la moindre rainure, la plus infime fissure.

Cette multitude de facettes, peut-être qu'en une vie je n'aurai pas fini de les épuiser, est-ce même possible d'en venir absolument à bout ?

Et les gens

J'admets ne jamais l'avoir saisie, aussitôt une image se stabilise quelle est évincé par la suivante

Lui inversement, probablement n'ai-je pas su porter mon attention sur ses transformations

Il semble une mer dont, de l'infinité des crépitements audibles, la conscience ne garde qu'un substrat compact

Elle, chaque minuscule mouvement infléchi les courants. Pour autant, est-ce si libre ? Les courants se scindent, mais pour rejoindre deux étuves : ce qui va dans mon sens et ce qui s'en éloigne

Ma conscience comme un barrage réduit en de fins filets le torrent de leur personnalité

Et pour moi-même ?

Est-il possible de se connaître ? De fixer avec certitude notre personnalité ? Comment ériger un édifice immuable si les matériaux se délitent ?

Il faut faire des choix, décider de favoriser un chemin au dépit de tous les autres

Ou ne pas s'en soucier, et se laisser surprendre à chaque instant, mais peut-être se perdre

Être une bulle sur laquelle glissent les reflets changeants du monde, sans résistance, les prendre, sans pouvoir les retenir pourtant

Puis, éclater.

Demain, nous nous croiseront pour la dernière fois,

Il faudra prendre congé de cette personne, mais surtout de toutes les
espérances qui ne pourront trouver de continuité

Partir, et ne jamais les retrouver

Et tant bien même un jour nos regards se reflètent l'un dans l'autre à
nouveau, ne plus se voir

Dans ce visage, ne plus trouver des fleuves en chaque trait, une mer dans
les cheveux et un ciel dans les yeux, mais simplement le creux laissé par
ce qui en a glissé. Et avoir l'intuition qu'il y avait ici autre chose, que dans
ces cavités nous avons autrefois plongé, profondément, sans jamais
pouvoir discerner le fond azuré. Mais que désormais ce ne sont plus que
des surfaces planes. Alors on renonce à creuser, parce que ce serait
indécent de fixer cette inconnue plus longtemps. Puis, parce que nous
savons que ce ne serait pas bon, que rappeler ce monde fané ne
reviendrait qu'à faire pointer la mort dans la vie.

Alors, on laisse le mirage se dissiper sous les pas qui nous en éloigne

Ou on se rapproche, comme au premier jour

Et on trouve de nouvelles raisons d'aimer ces traits, ces cheveux et ces
yeux.

Jusqu'à la prochaine fois.

Aujourd'hui, nous nous verrons

La fin d'une période, une scission nette dans l'ambigu brouillard

Dissipe, pour un temps, les nébuleuses espérances diffusent dans chaque seconde, et permet de voir ces dernières telles quelles sont, c'est-à-dire tout et rien

Le monde alors semble de nouveau un vaste terrain de jeu à habiter de nouvelles pensées, sentiments et émotions.

Un vide désolant, mais exaltant aussi

Les palmiers peuvent mesurer jusqu'à 15 mètres.

Celui qui se trouve en face de ma fenêtre doit bien en faire 10, un autre juste à côté moins de 2.

En combien d'années ?

Combien de personnes sont passés sous ses branches ?

Ce soir, le vent est violent,

Le tronc ploie sous sa force,

Une branche fanée se détache et tombe plus bas, en un petit bruit sec

Mais l'arbre résiste,

Nous aussi, ce même vent constamment nous bat les flancs

Au gré des années, la vie nous traverse

Qu'est-ce qui reste accroché malgré tout ?

L'herbe pousse, les nuages passent, le vent balaye tout de sa force

Qu'est-ce qui peut lui résister ?

Comme les branches les plus vigoureuses du palmier, nos sentiments et pensées actuelles semblent invincibles

Indissociables de nous,

Mais en un instant, ils perdent de leur vigueur,

Cette vie exubérante qui nous tend vers le soleil et fait pénétrer son indicible chaleur dans les plis sinueux de notre poitrine

Bientôt fanée,

Et tombé,
en un petit bruit,
une légère secousse à peine audible

Parce que, déjà, de nouvelles branches ont poussés, les ont plussoyés et se
sont appropriés la lumière

A l'extérieur le vent se calme, le palmier reprend sa pose initiale,
Pourtant, on l'entend toujours résonner en nous.

J'ai oublié

Ces sentiments

Ils ont disparu

Evaporés

Comme une fine pellicule d'eau sous un soleil d'été

Evaporé mais pas disparu

Diffusé dans l'atmosphère ambiante, je les respire

Peu importe où

Toujours, ils seront là

Peut-être n'ai-je pas oublié

Parfois, la nuit les condense et ils perlent en une rosée à la surface du monde

Peux pas les faire disparaître,

Glissent, et forment une flaque à l'horizon

Peut-être ne puis-je pas les oublier

Mais les perdre oui

Dans le nuage de papier que jettent les jours.